Document généré le 11 août 2025 18:33

Recherches féministes

Ann Robinson, *Et si j'en étais*. Collection « Azimuts », Gatineau, Éditions Vents d'Ouest, 2009, 197 p.

Marie-José Des Rivières

Volume 23, numéro 1, 2010

Femmes et pouvoir politique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/044431ar
DOI : https://doi.org/10.7202/044431ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Des Rivières, M.-J. (2010). Compte rendu de [Ann Robinson, *Et si j'en étais*. Collection « Azimuts », Gatineau, Éditions Vents d'Ouest, 2009, 197 p.] *Recherches féministes*, *23*(1), 184–187. https://doi.org/10.7202/044431ar

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

s'emploie à démontrer comment la retraite, qui consacre l'incompatibilité du travail et de la vieillesse, constitue une construction sociale « âgiste » et n'a rien d'une norme « naturelle ». Sa preuve procède par comparaison entre des taux d'activité de femmes et d'hommes âgés, à divers moments de l'histoire, et dans différentes sociétés industrielles avancées. Parmi les facteurs qui ont permis cette rupture majeure au cours du XX^{e} siècle, elle souligne, en particulier, les règlements de retraite, les politiques de pension ainsi que l'aspiration au repos d'une grande partie de la main-d'œuvre vieillissante. Quant à Rose, c'est à partir de diverses données statistiques qu'elle documente la pauvreté d'une proportion importante de femmes âgées et la persistance d'un écart de revenu – même s'il a tendance à diminuer – entre les femmes et les hommes. À son avis, seul un renforcement des régimes publics de retraite, assorti de mesures touchant l'emploi, permettrait de contrer la recrudescence de la pauvreté parmi les personnes âgées, femmes et hommes confondus.

Ces douze chapitres qui portent sur des sujets très diversifiés et pertinents concernant les femmes vieillissantes contribuent à combler des lacunes au sujet de la réalité des femmes vieillissantes dans certains pays industriels avancés. À la suite de leur lecture, on souhaiterait voir l'ouvrage se terminer par une conclusion de Charpentier et Quéniart qui reprendrait le fil de leur introduction. Faire le point sur les écrits publiés sur la question des femmes, de leur vieillissement en société, que les auteures ont colligés et analysés, permettrait de stimuler la réflexion et de contribuer, dans certains cas, à la poursuite de nouvelles recherches. Une conclusion mettant en relief les paramètres de comparaison utilisés au fil des chapitres, permettrait aussi de mieux définir les multiples dimensions de la construction sociale de la notion de femme vieillissante. Cette absence de conclusion nous laisse un peu sur notre faim, alors qu'il y a amplement matière dans l'ensemble des chapitres de cet ouvrage pour pousser notre réflexion plus loin. Dommage.

HÉLÈNE DAVID
Université de Montréal

⇒ **Ann Robinson**
Et si j'en étais.
Collection « Azimuts », Gatineau, Éditions Vents d'Ouest, 2009, 197 p.

Chercheuse féministe et professeure de droit, à la retraite, de l'Université Laval, Ann Robinson nous offre son premier roman. Une mère de quatre enfants, deux fois divorcée, écrit son journal à la fin des années 80. Avec humour, elle adresse ses pensées profondes, ses secrets intimes et ses divagations à sa « chère Ordine » (p. 11), discrète, efficace, qui semble même parfois discuter avec elle.

La vie de la narratrice, professeure d'université, est d'entrée de jeu fort mouvementée et pas très heureuse. Cette femme ressent un sentiment d'échec à la suite de ses relations difficiles avec « Premier Ex » (p. 13) et « Deuxième Ex » (p. 29). Elle trouve que ses enfants – qu'elle adore – lui en demandent beaucoup, elle travaille énormément pour joindre les deux bouts, car elle est soutien de famille, et elle suit une thérapie pour se sentir mieux dans sa peau. La maison ancestrale à l'île d'Orléans, est à la fois son point d'ancrage et une lourde charge. Elle fera tout pour la garder, en dépit des préoccupations économiques. Cette maison accueille et abrite toute la tribu, soit « Premier Fils » et « Dernier Né », « Première Fille » et « Deuxième Fille » et leurs amis.

Le thème principal est la trajectoire de la narratrice vers le lesbianisme; l'amour et le féminisme sont des sous-thèmes importants. La nature, splendide et apaisante, est très présente. Les 27 courts chapitres se divisent en trois parties. La première, « Retour à la case départ » (p. 9), s'ouvre à un moment charnière dans la vie de la protagoniste : « Féministe convaincue à l'université, il fallait maintenant le devenir dans ma vie privée. C'est ainsi que je me suis retrouvée rapidement devant une nouvelle rupture en prenant conscience que cette deuxième conjugalité m'opprimait tout autant que la première » (p. 17). Celle qui signe « Ton mouton noir » (p. 19) écrit, courageusement, à sa mère : « Essaie de ne pas me juger et d'accepter que je vive enfin à ma façon, comme je l'entends, sans m'occuper des convenances sociales et du bien-être matériel que procure un homme à temps plein dans une maison […] Je suis une marginale et je crois bien que je le resterai toute ma vie » (p. 18 et 19).

Pour ajouter à ces difficultés, « Première Fille » a été agressée sexuellement alors qu'elle avait 15 ans. Le procès au cours duquel la jeune fille doit témoigner représente, ce printemps-là, une grande épreuve pour cette mère qui se sent coupable de ne pas l'avoir protégée, elle-même étant avocate, de surcroît, et connaissant bien la violence faite aux femmes et les imperfections du système judiciaire.

Sur les entrefaites, la narratrice écrit à Nadine, partie faire des recherches en Sicile, une amie avec qui elle se sent particulièrement bien et qui lui manque beaucoup. Comme elle ne peut aller la visiter, elle choisit de manger, boire et lire… « italien »! Une rencontre fortuite et douce, avec son premier amoureux des années de collège, fait de celui-ci « L'Amant » (p. 39), un être qui n'est pas libre, mais qui lui redonne le goût de vivre. Cette relation clandestine, faite de rencontres trois fois par mois, ne satisfait cependant pas l'héroïne qui continue à rêver à Nadine (p. 67) : « Amitié? Attirance intellectuelle? Ou même attirance physique? Non, non, « je n'en suis » tout de même pas! » Puis, plus tard : « Ordine, qu'en penses-tu? Comment? Qu'est-ce que tu dis? L'amour entre femmes? Mais comment savoir? ».

La deuxième partie du roman présente maints « chassés-croisés » (p. 71). Un colloque féministe dont elle est l'organisatrice lui donne l'occasion de travailler de près avec Judith, étudiante à la maîtrise en relations internationales, qui est lesbienne et lui fait des avances. L'héroïne ose alors sauter « la clôture du conformisme »

(p. 82). Cette première expérience amoureuse avec une femme est reçue comme un cadeau extraordinaire : « Elle m'éclaire comme un phare qui m'aide à mieux y voir, qui m'amène à plus de réflexion » (p. 77). Avec des gestes nouveaux, la narratrice réapprend à aimer : « Je constate d'emblée qu'il n'y a pas de rapport dominant/dominée, il n'y a que deux femmes qui se rapprochent, dans l'appétit des corps de l'une et de l'autre en alternance » (p. 83).

Nadine, revenue, déclare son amour à l'héroïne au moment où celle-ci vient de lui présenter Judith, « Première Amante », et de lui confier son attirance pour cette dernière. La vie semble compliquée lorsque la narratrice réfléchit au fait qu'elle aime dans la clandestinité une femme de vingt ans sa cadette et qu'elle n'ose toujours pas écarter de sa vie son Amant, même si elle souhaite ne plus avoir d'homme dans son quotidien. Un retour sur son enfance et des lectures féministes l'aident à se mieux comprendre.

L'essentiel, pour la narratrice, est ensuite de partager avec d'autres femmes, grâce à l'écriture, ses souffrances, ses déceptions passées et, surtout, son émerveillement devant « la vie, l'espoir, le plaisir des nuits blanches à parler » (p. 121), à aimer une femme et à être aimée d'elle. Son rêve est de pouvoir exprimer publiquement (p. 122) « [les] changements qu'[elle vit] sans brusquer, sans faire peur, sans blesser [ses] enfants qu'[elle] aime le plus au monde. Projet insensé? ».

La troisième et dernière partie s'intitule « Le Grand Virage » (p. 139). Alors que la narratrice tente de se détacher de sa « Première Amante » pour qui leur relation semble n'avoir été qu'une belle aventure, elle apprend qu'elle deviendra grand-mère. « Première Fille », décrocheuse, est enceinte au Guatemala; « Petiote » naîtra bientôt. À l'Université, où elle s'occupe activement de syndicalisme, une grève des professeures et professeurs vient d'être déclenchée. L'héroïne a besoin de réconfort. Jeanne, une nouvelle amie qui vient de vivre une expérience semblable à la sienne, soit d'être tombée follement amoureuse d'une lesbienne qui refuse de s'engager, lui offrira ce soutien. Jeanne, si échaudée, si craintive, deviendra-t-elle « Deuxième Amante »?

L'héroïne choisit d'informer un à un ses enfants de sa relation avec Jeanne. Le fait que cette annonce ne les traumatise pas la rend un peu plus légère. Mais Jeanne n'acceptera jamais d'être reconnue comme lesbienne. Leur relation se terminera et l'héroïne se taxera de romantique et d'idéaliste, tout en reconnaissant la valeur du chemin parcouru. Le livre nous laisse sur ces paroles : « le jeu de *parchési*, je connais bien. Le paradis, je ne l'ai pas souvent […] Mais j'y arriverai, j'atteindrai bientôt mon *Lesbos* à moi » (p. 197).

Dans la recherche identitaire que raconte ce récit, le féminisme est partout présent : dans les séminaires et articles de la professeure-narratrice, dans les regroupements, universitaires et autres, ou dans les projets de loi qui touchent aux femmes, comme la perception automatique des pensions alimentaires. Les lectures féministes de l'héroïne sont très inspirantes : Nicole Brossard, Jovette Marchessault, Marilyn French, Adrienne Rich, Alison Lurie, etc. Bien écrit, rempli d'humour, ce

roman permet de mieux comprendre une partie de la réalité lesbienne. Il peut aussi aider des femmes de tous âges qui réfléchissent à leur vie et se disent, à l'instar de l'héroïne, au cœur du livre : « Je dois m'accepter comme je suis : ni hétérosexuelle, ni lesbienne, ni même bisexuelle. Je ne suis qu'une femme, avec un corps qui m'habite pleinement […] et un grand désir de tendresse et d'affection » (p. 81).

MARIE-JOSÉ DES RIVIÈRES
Université Laval

⇒ **Naïma Dib**
D'un Islam textuel vers un islam contextuel. La traduction du Coran et la construction de l'image de la femme.
Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2009, 210 p.

Au fil des 210 pages de son livre *D'un Islam textuel vers un islam contextuel. La traduction du Coran et la construction de l'image de la femme*, Naïma Dib examine si l'infériorité des femmes est consacrée dans le Coran. L'auteure se propose de répondre à cette question en trois volets. D'abord, dans une longue introduction, elle rappelle les grandes lignes d'idées de Mohamed Abdou, Fahmy Mansour et Mohamed Chahrour, penseurs réformistes musulmans des deux derniers siècles. Si cette introduction permet à l'auteure de situer son étude dans la continuité des réflexions suscitées par ces penseurs, elle lui permet également de relativiser la lecture du Coran.

Dans la première partie de son ouvrage, Dib procède à une analyse sémiotique du Coran. Pour ce faire, elle adopte une analyse comparative du Coran et de certaines traductions en langues française et anglaise. En effet, en tant que musulmane, l'auteure examine la première source d'autorité pour toute personne croyante, soit le Coran, en limitant toutefois la portée de ses investigations à deux versets déterminants pour le statut des femmes en Islam, à savoir les versets 4.1 et 4.34. Par ailleurs, en tant que traductrice, elle s'intéresse aux lectures multiples auxquelles ces versets donnent lieu en langues française et anglaise. De plus, Dib étend le processus de traduction aux interprétations intralinguales du Coran, dont la *charia* (la loi islamique.) Ainsi, l'auteure limite la portée de son étude à l'exégète classique Abu Jafar Tabari de même qu'aux traductrices et aux traducteurs suivants : Albert de Bilberstein Kazimirski, Denise Masson, Présidence générale des directions des recherches scientifiques et islamiques, Jacques Berque, Marmaduke Pickthall, Pir Sahalahud-din et Nessim Joseph Dawood. En soulignant la multiplicité des traductions, des perceptions et des interprétations du dire coranique, Dib suggère que ces lectures constituent des possibles sémantiques qui éclairent le dire en question sans toutefois l'épuiser. Par conséquent, elle s'insurge contre l'idée véhiculée par les traditionalistes qui préconisent une lecture immuable du Coran et, en l'occurrence,